

# 31<sup>e</sup> Festival international du film de Rotterdam

## Vue panoramique d'une rugissante parade à marée basse

Charles-Stéphane Roy

Number 219, May–June 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48542ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Roy, C.-S. (2002). Review of [31<sup>e</sup> Festival international du film de Rotterdam : vue panoramique d'une rugissante parade à marée basse]. *Séquences*, (219), 24–26.

31<sup>e</sup> Festival international du film de Rotterdam

## Vue panoramique d'une rugissante



Pistol Opera, de Suzuki Seijun

Invité par le bureau de presse rottelodamois à participer à un stage de critique jeunesse où j'eus à écrire quotidiennement pour le *Daily Tiger* (le journal interne de l'organisation) et délibérer en compagnie des membres du jury de la FIPRESCI, j'ai pu vivre de l'intérieur cette manifestation unique de cinéma d'auteurs, qui clôtura le cycle festivalier international, tout juste avant la reprise des hostilités à Berlin une semaine plus tard. Si l'équipe des codirecteurs Simon Field et Sandra den Hamer parvient à programmer autant de films que le FFM ou le TIFF, elle accomplit néanmoins sa tâche avec un bienveillant souci de cohérence et de coordination contrastant avec la dynamique « marché aux puces » nord-américaine. Exemplaires également demeurent ses visées de découverte, de support financier et d'assistance à la distribution avec la mise en place des Tiger Awards (prix triangulaire remis aux meilleures premières ou secondes œuvres), le Cinemart (plateforme d'affaires pour les producteurs, qui financeront entre autres *Scènes intimes* de Catherine Breillat, *The Tulse Luper Suitcase* de Peter Greenaway, *Jellyfish Alert* de Kurosawa Kiyoshi et *Father & Son*

d'Alexandre Sokurov) et le Fonds Hubert Bals, soutien incontournable à la diffusion de films souffrant de visibilité.

Le festival propose annuellement de pertinentes sections nourrissant l'intérêt des cinéphiles et théoriciens, et présenta l'ambitieux séminaire *What (is) Cinema?* comportant huit débats, quelques lectures publiques et vingt-quatre projections afin de confronter le 7<sup>e</sup> Art à la politique, aux autres médias et — inévitablement — aux technologies numériques. On a pu également ressentir la brise inuite issue des berges cannoises jusqu'à Rotterdam alors qu'une rétrospective (aussi bienvenue qu'opportuniste) de l'œuvre du Canadien Zacharias Kunuk et de sa bande des Productions Igloolik Isuma mettait en vedette *Atanarjuat* ainsi que six courts métrages et les treize épisodes de la série télé *Nunavut (Our Land)*. Enfin, la clientèle jeunesse du festival s'est engouffrée badge au cou et bière à la main dans les salles afin de visionner les programmes de la section *Exploding Cinema* consacrés aux clippeurs Spike Jonze, Jonathan Glazer ou



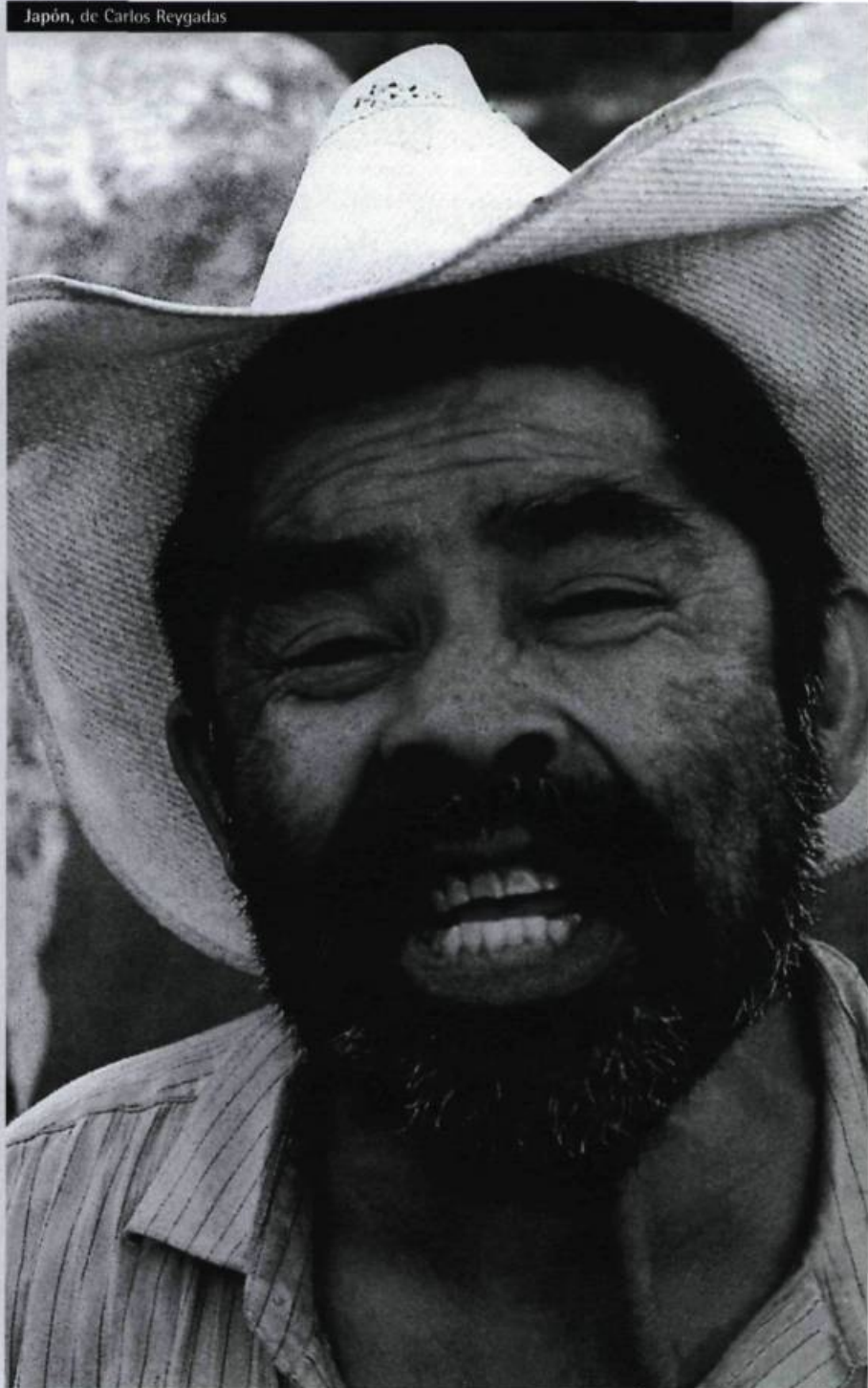
## parade à marée basse

Tanaka Hideyuki. Voilà un embarras du choix plutôt substantiel, qui consomma le cinquième du temps de votre humble spectateur. Au diable si l'on ne peut tout voir, il faut surtout ne rien manquer...

Rotterdam offre une vitrine exceptionnelle sur les films de genre de tout acabit. À défaut d'être convaincantes, plusieurs œuvres tombaient dans une pétillante surenchère tentant de prendre le spectateur en otage. Si **Teenage Hooker Became Killing Machine in DaeHakroh** du Coréen Nam Ki-Woong, **One Take Only** des Thaïlandais Oxide et Danny Pang et le débile **Britney Baby — One More Time** du Néerlandais Ludi Boeken (ou l'improbable retour des deux larrons du **American Movie** de Chris Smith aux prises avec le parfait sosie de la célèbre chanteuse, qui est en réalité un travesti...) parvenaient quelquefois à divertir, il en fut tout autre du solide **Tears Of The Black Tiger** du Thaïlandais Wisit Sasanatieng, un western mélodramatique servi sur fond de décors en carton-pâte. Cet hommage parodique autour d'une histoire d'amour impossible teintée d'honneur souillé proposait une symbiose remarquable entre l'hyperdramatisation du jeu des comédiens et l'utilisation pastelliste des filtres et des costumes, soutenue brillamment par une réelle dextérité de la caméra, agile et précise. Idem pour l'impressionnant **Pistol Opera** du Japonais Suzuki Seijun, la reprise délirante de son chef-d'œuvre **Branded To Kill** (1971). Ici, l'ambiguïté du récit, un pastiche kabuki des James Bond période S.P.E.C.T.R.E., cède la place à une mise en scène en abîme manipulant sournoisement la spatialité cinématographique. On passe ainsi allègrement de la rue aux planches sans souci de cohérence des raccords, les comédiens pensent à voix haute et interagissent sans se regarder, scrutés par une caméra théâtralisant le cadre, astreinte de toute profondeur de champ. Malgré quelques longueurs, saluons l'audace du vieux maître.

Côté documentaires, le meilleur côtoyait sans vergogne le drabe et l'inutile. Notons au passage l'académique **The Diaries of Nijinsky** de l'Australien Paul Cox, une interprétation poétique du journal intime rédigé par le danseur russe durant son séjour au sanatorium de St-Moritz en 1917 et récité ici par un Derek Jacobi en grande verve; **A Huey P. Newton Story** de l'Américain Spike Lee, l'instructive captation d'un mono-

Japón, de Carlos Reygadas





logue de Roger Guenveur Smith sur la vie du cofondateur des Black Panthers, mais surtout **Danielle Huillet, Jean-Marie Straub, cinéastes — où git votre sourire ?** du Portugais Pedro Costa, l'un des derniers épisodes de la grande série « Cinéastes de notre temps », et une leçon essentielle de cinéma durant laquelle l'intransigeant duo, aux commandes de la table de montage pour le film **Sicilia !**, cause sur la nature de leur démarche créatrice. Il fait sombre, ça s'engueule ferme, on se tape des arrêts sur l'image à répétition, et pourtant, le film fascine par la démythification de ce labeur d'amour presque archaïque. Un témoignage comme celui-ci demeure rare, sinon précieux.

Tandis que les récipiendaires — tous européens ! — des Tiger Awards (**Tussenland** de la Néerlandaise

tournés dans le canyon aride où un homme se rend pour s'y enlever la vie. Il se lie ensuite d'amitié avec une septuagénaire épicurienne, puis observe le quotidien de ses voisins tout en réévaluant ses propres intentions. Tour à tour hypnotique, libérateur, humoristique et émouvant, voilà une première œuvre (pensez à un Jodorowsky zen) qui n'a pas fini de faire parler d'elle. Quant aux Argentins Adrián Caetano et Lisandro Alonso, ils ont révélé avec **Bolivia** et **La Libertad** de probantes formes de réclusion ouvrière à travers le destin d'un cuisinier victime de xénophobie et d'un bûcheron solitaire, soit autant de paradigmes sociaux décelant le morcellement des classes dans un pays aujourd'hui incontrôlable. On y dévoile avec clairvoyance l'imédiateté des actions et la vacuité absolue de la ren-



*Bolivia*, de Adrián Caetano

Eugenie Jansen, **Wild Bees** du Tchèque Bohdan Sláma et **Everyday God Kisses Us on the Mouth** du Roumain Sinisa Dragin) provoquaient un consensus mitigé, trois longs métrages du Nouveau Continent se démarquèrent cette année par leur rigoureuse simplicité et leur attachement envers des personnages sobres et profondément humains, à commencer par LE film incontournable du programme principal, le monumental **Japón**, écrit, réalisé et produit par le Mexicain Carlos Reygadas, une ode existentielle filmée en Super-cinemascope (une lentille anamorphique juxtaposée à une caméra 16mm, gonflée par la suite en 35mm). Ce format atypique convenait parfaitement aux magnifiques plans-séquences

contre avec l'Autre, sinon pour parvenir à de modestes fins ou assurer sa survie jusqu'au lendemain. Ces véritables petites perles de cinéma néoréaliste prenaient tout leur sens lors de la conférence itinérante ALERTA MAXIMA, alors qu'une dizaine d'artisans argentins ont crié au monde entier leurs appréhensions envers l'absence de soutien à la culture sous le nouveau régime Duhalde. Pourquoi Rotterdam ? Parce qu'il y a urgence, bien sûr, mais surtout parce qu'ils ont trouvé plusieurs esprits et portefeuilles — par le Cinemart — pour les appuyer. Car l'art et la conscientisation font bon ménage sous le ciel néerlandais.

**Charles-Stéphane Roy**